Janot chez le degraissier.
prov.



JANOT,

CHEZ LE DEGRAISSEUR,

OU

A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON,

PROVERBE.

Repréſenté pour la premiere fois au Théâtre des Variétés amuſantes, le Lundi 18 Octobre 1779.

Par M. DORVIGNY.

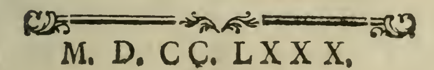
Prix 1 liv. 4 ſ.



A AMSTERDAM.

Et ſe trouve A PARIS.

Chez la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



M. D. CC. LXXX.

ACTEURS.

JANOT.

SIMON, Maître Dégraiſſeur.

Madame SIMON.

LA COMTESSE.

Mademoiſelle COURTOIS, Femme de Chambre.

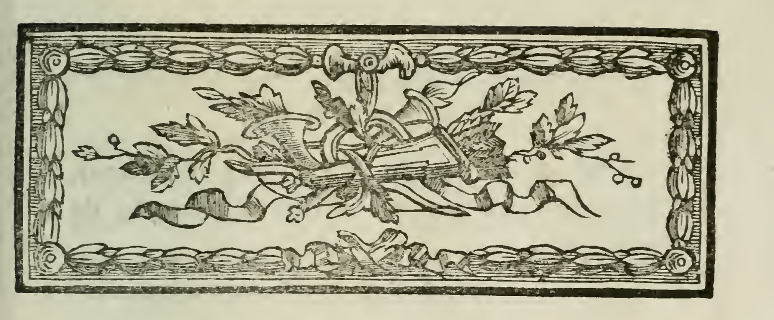
L'ABBÉ.

LE SUISSE.

LE CLERC.

PERRETTE, Fille de boutique de Simon.

La Scène eſt dans la boutique de Simon.



JANOT,

CHEZ LE DEGRAISSEUR.

Le Théâtre repréſente la boutique du Dégraiſſeur.

SCÈNE PREMIERE.

JANOT, PERRETTE.

JANOT.

COMMENT que c'eſt que vous dites donc ça, Mamzelle ? Eſt-ce que vous n'voyez-t'y pas ben que c'eſt moi.

PERRETTE.

Oh! ma fine, ça s'peut ben que ça ſoye vous. Mais j'n'avons pas un brin de ſouvenance de vot'figure.

JANOT.

C'eſt pourtant ben la même avec quoi que je ſuis venu pour une veſte, l'aut'jour qui f'ſoit nuit, que vous étiez toute ſeule, où ce qui n'y avoit tout plein de ... de cambouy deſſus.

PERRETTE.

Ah! je nous rappellons un tantinent; où ce que j'avions idée mêmement que c'étoit de...

JANOT.

Tout juſte. Pas vrai que vous y êtes à préſent?

PERRETTE.

Oui, oui. Oh ben! mais je l'avons fourée là avec les autres. L'Bourgeois eſt ſorti, mais quand y rentrera y commencera par les pus preſſées, & la vôtre paſſera à ſon tour.

JANOT.

Ah! jarny, l'pus preſſé c'eſt moi, qu'y faut que j'rende celle-la ce ſoir, que c'eſt ſa veſte des Dimanches, à Dodinet, qui m'a prêté.

PERRETTE.

Eh ben! y ne faut pas encore crier. P't'être qu'elle fera faite aujourd'hui. Acoutez, je v'nons juftement d'acheter du favon, quand l'Bourgeois viendra, je l'y recommandrons qu'y fe mette après tout de fuite.

JANOT.

Ah! Mamzelle, je vous remercierai ben, allez. Et fi vous avez queuque fois, qu'eft-ce qui fait? queuque maille d'échappée, vous n'avez qu'à venir à moi.

PERRETTE.

Vous êtes ben honnête. Eft-ce que vous favez les reprendre?

JANOT.

Oh! pas par moi-même. Mais c'eft que j'ai une Coufine, fous vot'refpect, au coin de la rue là, contre fte fontaine qu'eft ravaudeufe. Ça fait que pour ce qui eft d'une maille, voiez-vous, ou ben d'un point d'aiguille, ça n'mçmbarraffe pas.

PERRETTE.

Tredame! quand on a comme ça des talens dans une famille, c'eft ben agréable.

JANOT.

Pas vrai, Mamzelle? Eh ben! ne vous en

faites pas de faute, allez, d'aiguilles, y en aura toujours cheux nous à votre service, d'acier, ce qui y aura d'pus fin encore !

PERRETTE.

Ça n'est pas de refus. Aussi quand vous aurez queuque tache, si vous y êtes sujet, je vous demanderons la préférance.

JANOT.

Oh ! sujet, comme ça. Je suis assez prope dessus moi. Mais ça vient queuque fois d'une fenêtre où ce qu'on passe, & puis on attrappe ça ; vous sentez ben... Ça dépend d'un garel'eau d'pus ou d'moins.

PERRETTE.

Comment ! d'un gare-l'eau ! & vous disiez que c'étoit du cambouy.

JANOT.

Oh ! cambouy si vous voulez. C'est ben en façon de cambouy, si non que... Oh ! le Bourgeois aura ben reconnu tout de suite ce que c'étoit.

PERRETTE.

Pardine surement. Ces gens-là sont au fait. Ah ça ! mais, ne m'amusez-pas plus long-tems, notre Maîtresse attend après le Savon ; j'allons l'y recommander vote veste.

JANOT.

C'eſt bon, Mamzelle. Moi, je vais faire un tour chez Dodinet, pour voir ſi y m'a trouvé une condition comme y m'a promis dans queuque boutique. Et pis je repaſſerai pour ma veſte dans une heure, ou ce que ſi c'eſt prêt, vous ſavez ben ce que je vous ai dit pour vos mailles, ... ne vous inquiettez pas, allez... & pis vous verrez... Sans adieu, Mamzelle. (*Il s'en va.*)

SCÈNE II.

PERRETTE, Madame SIMON, *venant de la Chambre.*

Madame SIMON.

HE ben donc lambine ! arrive-tu, avec ce ſavon ?

PERRETTE.

Le v'là, Madame.

Madame SIMON.

Allons, va-t'en ben vite la dedans me ſavonner ſte robe qu'eſt à tremper de pis l'matin..... Moi je vas finir de nétoyer le manteau de ſt'Abbé qu'on doit venir chercher tantôt.

PERRETTE.

Madame, y a auſſi une veſte d'un pauvre diable qu'eſt ben preſſé.

Madame SIMON.

Ah! ben oui, preſſé! qu'il attende, quittez donc tout ben vite. Pardi, pardi! Chacun ſon tour. Allons, allons, fais ce qu'on te dit, & donne-moi ce manteau. Je l'ai promis pour ce matin. Y n'y a pus qu'à le repaſſer, chauffe-moi le fer.

PERRETTE.

En v'là un ſus l'réchaud.

Madame SIMON.

C'eſt bon, va ſavonner.

PERRETTE.

J'y vas, Madame. (*à part, en s'en allant.*) Je parlerons au Bourgeois quand y rentrera.



SCÈNE III.

Madame SIMON, *ſeule.*

QUEUX diable de goût que ça ſent donc ce manteau ? Ç'à porte à la tête. Ces ferluquets d'Abbés, ç'à a toujours un tas d'odeurs dans leux poches. Ç'à s'approche des femmes, ç'à va aux toillettes. C'eſt queuqu'eſſence. La chaleur fait ſortir ça. C'eſt fort comme tout.

SCÈNE IV.

Madame SIMON, SIMON *rentre avec un paquet.*

SIMON, *à lui-même.*

MAIS jarnigoy ! ce n'eſt-y pas un ſort donc ça !

Madame SIMON.

Qu'eſt-ce que t'as donc à gronder, Monſieur Simon ? Eſt-ce qu'on ne t'a pas donné d'argent ?

SIMON.

De l'argent? non mais en place on m'a dit des ſottiſes.

Madame SIMON.

Des ſottiſes ! & pourquoi donc ça ?

SIMON.

Je te dis que ça me paſſe, moi, faut qui gn'y ait queuque choſe là - deſſous que je ne conçois pas. Vois-tu ſt'habit que je rapporte ?

Madame SIMON.

Eh bien ! après.

SIMON.

Sens-le.

Madame SIMON.

Ah! c'eſt ſingulier.... quiens vois - tu ce manteau ?

SIMON.

Eh bien?

Madame SIMON.

Flaire.

SIMON.

Ah ! ſarpedié.

Madame SIMON.

C'eſt la même choſe.

SIMON.

Mais, dis-moi donc un peu toi, d'où diable eſt-ce que ça vient-y ?

Madame SIMON.

Je n'y comprend rien ; ça ne ſeroit pas du muſc queuquefois échauffé.

SIMON.

Bah ! du muſc ! ſurement non, n'y de l'ambe non pus va, & pis ce Monſieur dit que c'goût-là n'étoit pas dans ſon habit avant.

Madame SIMON.

C'eſt peut-être auſſi dans les drogues que t'emploies. Faudroit prendre garde au moins.

SIMON.

Queuque-tu me chantes dans mes drogues, quiens de pis le tems que je travaille, tu vas m'apprendre.... y a queuque choſe là-dedans qui n'eſt pas naturel, je te dis.... qu'eſt-ce qu'eſt venu ici pendant que j'étois dehors ?

Madame SIMON.

Il eſt venu d'abord s'te petite couturiere qui a apporté ſon déshabillé d'indienne qu'alle s'eſt roulée dans l'herbe avec, au pré S. Gervais ; il eſt tout taché.

SIMON.

Oh! ben, ben! je l'y ſavonnerons, avec une petite leſſive y n'y paraîtra pas, après.

Madame SIMON.

Y a encor-là l'habit d'un Milord qui étoit à parler d'affaires avec une Danſeuſe ſur le Théâtre; il y a tombé un lampion deſſus.

SIMON.

Auſſi, pourquoi va-t-il ſe fourer-là? On dit qui gn'y a rien de ſi tachant que ces couliſſes!

Madame SIMON.

La petite voiſine delà devant a auſſi apporté ſa robe de nôces.

SIMON.

Bah! eſt-ce qu'elle eſt déjà tachée?

Madame SIMON.

'Al a été au bal avec à ce qu'al'dit, on l'y a fait prendre des confitures, des glaces.... ſi ben qu'a l'a tout poiſſé ſa garniture.

SIMON.

'Ah dame! vla le danger qui y a à être ſur ſa bouche. C'eſt pas la premiere qui s'y eſt attrapée

va. Eh ! dis donc ? la besogne que je t'avais laissée est-elle faite ? M'as-tu dégraissé le dos de st'Avocat?

Madame SIMON.

Oui on y a reporté ce matin.

SIMON.

M'as-tu savonné le côté gauche de ce faraud qui fait toujours chapeau sous le bras?

Madame SIMON.

Y a beau tems. J'ai décrassé aussi le frac de ce Gascon.

SIMON.

C'est une bonne pratique que celui-là! N'est-ce pas déja sa cinquième lessive ?

Madame SIMON.

Oui, ma foi. S'il le rapporte encor, j'ai ben peur qu'il ne reste tout entier dans la chaudiere.

SIMON.

Ma foi c'est son affaire.... A propos, l'habit de ce Procureur, il falloit le ben soigner celui-là. Tu sais qu'il est difficile comme tout à servir.

Madame SIMON.

Ah ! c'est que ces Messieurs-là vois-tu se connoissent en dégraissage.

SIMON.

Allons, mets-moi tout ça à part, pour quand on le viendra chercher que ça ſoit prêt. Je vais travailler là-dedans.

SCÈNE V.

Madame SIMON, Mademoiſelle COURTOIS, UN SUISSE, *entrant un peu après.*

Mademoiſelle COURTOIS.

VOTRE ſervante, Madame Simon, je viens chercher la robe de Madame.

Madame SIMON.

Ah! la vlà, Mamzelle, j'allois vous la reporter.

LE SUISSE.

Dire cin peu, vous Matame ou Mamzelle, l'y être ici la dégraiſſeur?

Madame SIMON.

Oui, voulez-vous lui parler?

LE SUISSE.

Non, ché fouloir que lui parle pour moi.

Madame SIMON.

Eh ben ! y va venir. Qu'eſt - ce qui vous faut ?

LE SUISSE.

Auparavant faire moi la plaiſir prendre ſoul ein priſe tabac.

Madame SIMON, *prenant du tabac.*

Après, voyons ?

LE SUISSE.

Ein petite moment. Matemoiſelle encor faire moi l'honneur prendre auſſi.

Mademoiſelle COURTOIS.

Je le veux bien, Monſieur, & je vous remercie.

LE SUISSE.

Pon, afale, ſort. (*Madame Simon éternue*) Ah ! gouth ! à preſſent faire la plaiſir pour moucher ein peu.

Mademoiſelle COURTOIS.

Il eſt divertiſſant ; mouchons-nous pour voir.

Madame SIMON.

Mais, où ce que tout ça nous menera enfin ?

LE SUISSE.

Faire toujours ; nous rire ben après.

Madame SIMON.

Allons, voyons donc.

(*Elles ſe mouchent à diverſes repriſes aux commandemens du Suiſſe*).

LE SUISSE.

Fort.... encor .... aſſez.

Mademoiſelle COURTOIS.

Eh bien! que faut-il faire à préſent?

LE SUISSE.

A ſt'heure recarte vous ici. (*Il montre une eulotte.*)

Madame SIMON.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ça?

LE SUISSE.

Fous connaitre pas?

Madame SIMON.

Pardine, c'eſt....

LE SUISSE.

Juſtement; vot'mari rendre pour moi hier, faire la plaiſir toutes les teux pour ſentir là-tetans.

Madame SIMON, *à part.*

Ah! je me doute de ce que c'eſt.

LE SUISSE, *à Mlle. Courtois.*

A fous, Matemoiſelle.

Mademoiſelle

Mademoiſelle COURTOIS, *le repouſſant.*

Laiſſez donc: cela ſent mauvais.

Madame SIMON.

Pardine, c'eſt aſſez naturel.

LE SUISSE.

Non Matame, l'y être pas naturel là-tetans. J'afre taché ça à l'exercice afec ein cartouche. L'odeir la poudre à canon l'y être ein pon l'odeir, l'y être la parfum pour les braves ſoldats, ... mais celui-ci l'y être l'odeir pour l'ennemi quand il afre peir.

Mademoiſelle COURTOIS, *qui a développé ſa robe, dit au Suiſſe,*

Eloignez-vous donc, ça ſe communique. .. on diroit que ma robe ſent de même.

Madame SIMON.

Ah! nous voilà perdus.

Mademoiſelle COURTOIS.

Mais effectivement; je ne ſais ſi je me trompe. (*au Suiſſe*) Voyez donc vous-même.

LE SUISSE, *flairant la robe.*

Ia l'y eſt auſſi.

Mademoiselle COURTOIS.

Madame Simon qu'eſt-ce que cela veux donc dire ?

Madame SIMON.

Ma foi, Mademoiſelle, je n'en ſais rien.

Mademoiſelle COURTOIS.

Ah ! bon Dieu ! voilà une robe abîmée ! je ne la reprendrai pas comme cela Madame Sim on.

Madame SIMON.

Mais ma chere Demoiſelle, comment voulez-vous donc que je faſſe ?

Mademoiſelle COURTOIS.

Tout ce que vous voudrez ; mais je ne l'emporterai pas. Je vais avertir ma maîtreſſe, elle la prendra ſi cela lui convient. (*Elle ſort*).



SCÈNE VI.

Madame SIMON, LE SUISSE, SIMON.

SIMON.

AH ! bon jour camarade. (*à sa femme.*) Qu'est-ce qui s'en va-là ?

Madame SIMON.

Ah ! y a ben autre chose va. C'est Mademoiselle Courtois pour la robe de st'e Comtesse qu'est gâtée ; & pis v'là Mr. qui n'est pas content non pus.

LE SUISSE.

Non cherny, je l'y être pas content.

SIMON.

Bon, bon, camarade, faut passer par là-dessus ; pour un peu d'odeur, un soldat n'est pas si délicat.

LE SUISSE.

Comment sentretiaple ! télicat !... apprendre sous qu'ein l'odeir comme celui-là, il deshonore l'uniforme.

SIMON.

Mais au bout du compte, je ne ſuis pas reſponſable de tout ça, moi, y a longtems que je travaille. Je connois mes drogues, je fais l'ouvrage moi-même. Ainſi arrangez-vous, ceux qui ne ſont pas contens n'ont qu'à ſe plaindre.

LE SUISSE.

Qu'appelle-tu plaindre?... voir ben camarate, la plainte l'y être là. (*montrant ſon ſabre qu'il a tiré à moitié.*) Charnitiaple!

Madame SIMON, *effrayée.*

Au ſecours.... à la garde...



SCÈNE VII.

LES MÊMES, PERRETTE, *accourant.*

PERRETTE.

EH ben! eh ben! quoi qu'y a donc?

Madame SIMON.

Allez ben vîte Perrette, allez chercher la Garde, le Commiſſaire....

LE SUISSE.

Ah! terteiffle! la Carte, la Commiſſaire, la tiaple... après fous l'y afre raiſon. Ché penſir pas tout de ſuite. Ch'aller moi même pour chercher la Commiſſaire, ch'apporte ici; & quand il n'a pas faire moi chuſtice, ché parle après pour toi. Atieu camarade, tout à l'heure je reviendre dégraiſſer ton poutique. *(Il s'en va.)*



SCÈNE VIII.

SIMON, SA FEMME, PERRETTE.

SIMON.

MAIS d'où ça peut-y donc provenir ? Faut que je dérangions la boutique, pour voir un peu ce qui occaſionne ça. Perrette, tu n'aurois pas idée de queuqu'choſe toi ?

PERRETTE.

Ah ! ma fine non... à moins que ça ne ſoit queuquefois d'une veſte qu'on a apporté l'aut'ſoir, que j'avons oublié de vous en parler.

SIMON.

Une veſte ! & où que c'eſt que tu l'as fourée ?

PEEETTE.

Par là, dans s'tas d'hardes qu'étoit dans le coin.

Madame SIMON.

Voyons donc un peu, pour que je voie à voir ça. (*Ils dérangent toutes les hardes.*) Ah ! quiens not homme, c'eſt p'tête ça ?

(*Elle lui montre une veſte.*)

SIMON.

Voyons, donne. Ah ! ſarpedié ! v'la le tuyau-tem. (*à Perrette.*) Comment, miſérabe, t'es aſſez idiote pour me mettre une vilainie comme ça à travers mes habits, que v'la tout qu'eſt empoi-ſonné à ſtheure-ci ?

PERETTE.

Dame, Monſieur, j'avons cru ben faire.

Madame SIMON.

Mais, groſſe bête que vous êtes, eſt-ce que vous ne ſentiez rien, donc, quand vous avez pris ſte veſte ?

PERRETTE.

Pardon, excuſe, Madame. Je ſentons aſſez d'habitude, mais j'équions enchifernée ce ſoir la.

SIMON.

Ah ! la malheureuſe ! quiens, ote-toi de devant moi, car je t'étranglerois, vois-tu ? (*à ſa femme.*) Gn'y a pas à dire non. Je ſommes dans not tort. J'avons gâté les habits de tout ce monde.

Madame SIMON.

C'eſt ſte chienne de veſte qu'eſt cauſe de tout ça. Tenez.

SIMON.

Ote-la d'içi, ta maudite veſte, & que le dia-

ble la puisse emporter. (*Madame Simon jette la veste par la fenêtre.*) (*à Perrette.*) Et toi, coquine, tu me le paieras. Voyez un peu s'il est possible d'être aussi étourdie que ça.

PERRETTE.

Dame, Monsieur, le soir comme ça....

SIMON.

Tiens, tais-toi, crois moi... Va faire ton paquet & apporte moi tes comptes, c'est ton pus court. Va t'en l'y regler ça, Madame Simon... Je ne m'étonne pus à présent. (*Madame Simon & Perrette sortent.*) Quiens ! qu'est-ce qui vient encore.

SCENE IX.

SIMON, JANOT.

MONSIEUR, c'est-y vous-même que j'ai l'honneur de parler qu'êtes le dégraisseur ?

SIMON.

Oui, quoique vous me voulez ?

JANOT.

Moi ! oh ! je viens exprès pour queuque chose, peut être.

SIMON.

Mais encore ! de queux part ?

JANOT.

Bon ! de queux part ? Et pardi, de la mienne. Eſt-ce qu'on ne vous a pas parlé de ça, ſte Demoiſelle, avec ſon ſavon de tantôt que j'y ai donné l'autre ſoir ma veſte.

SIMON.

Ah ! ah ! un petit inſtant. Quoique vous me dites donc là ? Vous venez pour eune veſte.

JANOT.

Eh ſurement, où ce qu'il y a t'eu un petit accident dont ce que je viens la rechercher.

SIMON.

Dites-moi donc un peu, pays, quoi qu'il n'y avoit donc ſus vote veſte ?

JANOT.

Eh ben ! eſt-ce qu'on vous l'a pas dit ? c'eſt des taches comme j'ai expliqué à votre fille .... de camboui.

SIMON.

De camboui ... ne vous trompez vous pas ?

JANOT.

Quiens, regarde donc ; comme il fait là le

malin ? comme s'il ne l'avoit pas ben vu par lui-même, ce que c'étoit ?

SIMON.

Ah ! je commence à me douter de queuque chose.

JANOT.

Pardine ! le gros sorcier ! c'est ben difficile.

SIMON.

C'est ste vilaine veste que....

JANOT.

Vilaine ! oh mais y ne faut pas mépriser da, parce que c'etoit un présent qui m'avoit apporté au jour de l'an, mon parrain, pour mes étrennes de quatre lieues, dans un pot de chambre, où ce qu'il étoit venu tout exprès.

SIMON.

Mais je dis c'est ste veste qui sentoit si fort ?

JANOT.

Oh oui ! pour ça, par exempe, on peut ben dire que je n'avois pas été manqué, pas vrai de ce coup là ?

SIMON.

Ah ! je nous y vlà donc ! comment ! vilain indigne que vous êtes, c'est donc vous qui apportez des vestes comme ça pour dégraisser ?

JANOT.

Eh pardi oui, c'eſt moi-même. Falloit-il pas la garder comme ça ?

SIMON.

Comment, vous n'avez pas de honte ?

JANOT.

Quiens, de la honte pour faire enlever une tache ?

SIMON.

Une tache, une tache, on ſe tache pas avec ces choſes là.

JANOT.

Queux chien de conte ! quand on voudra ſe faire tacher, faudra t'y pas venir vous demander avec quoi ?

SIMON.

Eh ! ventrebleu, y n'y a que des cochons & des malpropres qui s'arangent comme ça.

JANOT.

Malpropre, toi-même. Voyez donc un peu comme il eſt difficile ! & c'eſt ça ce qui te fait vivre, les malpropres.

SIMON.

Malpropre tant qu'on voudra, mais encore on ne ſe tache pas avec de certaines choſes que...

JANOT.

Et je veux me tacher avec ça, moi, là. Chacun a ſon goût. P'tête... Vous n'êtes pas Dégreſſeur pour rien, au bout du conte.

SIMON.

Eh ben ! tache toi avec le diable ſi tu veux, va te promener.

JANOT.

Promener ! oui, je viens exprès la chercher pour y aller, ma veſte, à la promenade ; eſt-elle prête ?

SIMON.

Ta veſte ? oh ! ma foi, elle eſt peut-être bien loin à l'heure qu'il eſt.

JANOT.

Ah ça ! queuque ça veut donc dire ſte façon là, avec quoi que vous me parlez ? c'eſt-y que vous vous en moquez, dites donc un peu, Monſieur, de moi ou de ma veſte.

SIMON.

Je te dis qu'elle eſt loin, ta veſte, ſi elle court toujours.

JANNOT.

Comment ! ſi alle court ! mais jerni, je crois ben qu'alle ne doit pas courir, entendez-vous ben ça qu'avec mes pieds, ou ben, c'eſt que... je vous la ferai payer, moi, la courſe qu'elle fera.

SIMON.

Toi ?

JANOT.

Oui dà moi. Oh ! c'eſt que je ne ſuis pas ſi bête, non à préſent de pis que je fréquente Dodinet, comme j'étois les autrefois.

SIMON.

Oh ça ! écoute-moi. Je n'ai pas dégraiſſé ta veſte, mais ſi tu ne t'en vas pas bientôt, je te vas dégraiſſer les épaules, entens-tu ben ça ?

JANOT.

Oui dà ! c'eſt pas de ton métier ça, mais pis que tu le prens par là, j'allons voir ça. Commence toujours par me rendre ma veſte, ou ſi non....

SIMON.

Queſt-ce que tu feras ?

JANOT.

Qu'eſt-ce que je ferai ? tu le verras.

SIMON.

Eh ben ! voyons donc ; ma femme l'a jettée par la fenêtre, ta veſte, & le diable l'a emportée depuis.

JANOT.

Ah ! ſainte Bethanie ! tu l'as jetté par la fenê-

tre ! une veſte de Saint-Germain, que mon parain m'avoit donnée au bout de ſix mois, de ſon onque, qui ne l'avoit portée que deux ans, qu'alle étoit toute flambante neuve.

SIMON.

Va, va, conſole-toi; alle ſe nétoira dans queuque ruiſſeau.

JANOT.

Dans queuque ruiſſeau ! ah ! jarny, ça me ſe tourne tout mon ſang ... mais ne crains pas qué j'en ſerai la dupe, non. Je te rendrai celle là, quand tu me rendras la mienne.

(*Il s'empare d'un paquet.*)

SIMON, *ſe jettant ſur lui.*

Ah ! coquin, tu me voles.

JANOT.

C'eſt toi qui me voles, moi, je reprens mon bien. (*Ils ſe battent.*)



SCÈNE X.

Les Acteurs précédens, Madame SIMON.

Madame SIMON.

EH ben! queux train que c'eſt donc là?

SIMON.

Quiens, femme, vla l'homme à la veſte.

Madame SIMON.

Quoi, c'eſt vous qui....

JANOT.

Sans doute! c'eſt moi. Allez-vous pas fourer vot' nés la auſſi vous?

Madame SIMON.

Oh ben! vous ne riſquez rien.... Comment, c'eſt vous qui vous accommodez comme ça?

JANOT.

Quiens, Madame Propet. Paſſez donc un peu ſous une fen être pour voir, & pis que tout d'un coup un queuq'zun ſans rien dire ſus vote robe, comme à moi, pan, vous auriez le nez caſſé après... J'emporte ça toujours.

SIMON.

Arrête-le. Ferme la porte, ma femme.

SCÈNE XI.

Les Acteurs précédens, LE SUISSE.

LE SUISSE.

CH'apporte la Commiſſaire, nous voir à ſt'hure.

JANOT.

Le Commiſſaire ! ah ! jerni, je me ſauve.

LE SUISSE.

Où ce que toi allir ? qu'eſt-ce que l'y être là ?

JANOT.

Monſieur, c'eſt un coquin qui ne veut pas me rendre ma veſte.

LE SUISSE.

Pon. L'y être un fripon encore avec moi. Reſte la auſſi, toi. Tout à l'heure faire ton plainte.

JANOT.

Oh non pas, Monſieur, je ſais trop ben ce qu'en vaut l'aulne des plaintes, à préſent.



SCENE

SCÈNE XII.

Les Acteurs précédens, LE CLERC DU COMMISSAIRE.

LE CLERC.

Eh bien ! Madame, qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela ? Voilà pluſieurs perſonnes qui ſe plaignent de vous. On dit que vous employez de mauvaiſes drogues, & que vous mécontentez toutes vos pratiques. Si cela continue, on ſera obligé de faire fermer votre boutique.

LE SUISSE.

Ia fermé ſon boutique ; mais auparavant il payir mon cullotte.

JANOT, *au Suiſſe.*

Oui, & ma veſte auſſi, Monſieur.

Madame SIMON.

Ah ! Monſieur le Commiſſaire, ce ſont de mauvaiſes langues...

LE CLERC.

Madame, il n'eſt pas queſtion de nier ; il faut répondre ſur les faits.

SIMON.

Oui, oui, Monſieur. Tais-toi, femme, laiſſe-

moi parler. Vla la vérité de tout, Monſieur, mes drogues ſont bonnes, mais tout ça eſt venu par un équiproco que c'eſt ce petit drole là qu'en eſt cauſe.

LE SUISSE, *à Janot.*

Terteiffle ! toi l'y afre caté mon culotte.

JANOT.

Moi, Monſieur, ça n'eſt pas vrai.

LE CLERC, *le reconnoiſſant.*

Ah ! c'eſt toi. Que fais-tu donc là ?

JANOT.

Ah ! Monſieur, vous êtes ben bon de me reconnoître ! c'eſt que ſous votre reſpect, vous ſavez ben le conſeil d'un écu que vous m'avez donné l'aut' fois de ſix francs pour ſt'avanture que vous m'avez dit, va te nétoyer.

LE CLERC.

J'entens. Tu as apporté ta veſte ici ?

JANOT.

Oui, Monſieur. Que c'eſt d'Odinet qui me l'a t'indiqué, & à préſent y me dit qu'on l'a jetté dans le ruiſſeau, ſa femme !

LE CLERC.

Comment ! comment m'arranges-tu cela ?

SIMON.

Ecoutez-moi, Monſieur, vla juſtement l'affaire. Ste maudite veſte étoit toute....

JANOT.

Y n'y a pas besoin de mettre les i sur les points, Monsieur le Commissaire sait ben.

LE CLERC.

Oui, oui. Achevez.

Madame SIMON.

Eh ben, Monsieur, ste chienne de veste s'est trouvé fourée parmi les hardes qui étions là, & elle a tout équipé, que les pratiques s'en plaignent à présent.

LE CLERC.

Ah! dame, c'est votre faute. C'étoit à vous à avoir soin de ne pas mettre cette veste avec les autres effets. Vous avez tort.

LE SUISSE.

Assurément. Mon culotte n'afre point affaire avec son veste.

JANOT.

Et par vengeance contre ma veste, il dit à présent qu'il l'a jettée dans la rue.

LE CLERC.

C'est encore un autre tort que vous avez.

SIMON.

Ah! ventrebleu, vla eune belle journée que j'avons fait là. Queux ressources y a t'y donc à ça?

LE CLERC.

Il n'y en a pas d'autre que de réparer votre

étourderie. Donnez une veſte à ce garçon en place de la ſienne, & ſi l'odeur des effets endommagés ne paſſe pas, vous ſerez obligé de les payer.

LE SUISSE.

L'y être ein pon chuchment. Grand merci, Monſir. (*à Simon.*) Sans atieu, camarate, che cours encor pour l'exercice, & je laiſſe ici la paquet. Temain nous finir enſemplement. Atieu, Monſir la Commiſſaire. (*Il s'en va.*)

SCÈNE XIII.

Les Acteurs précédens, hors le Suiſſe.

JANOT, *au Clerc.*

MONSIEUR ſe reſſouviendra ben que ce n'eſt pas moi qui ai entamé la plainte ſte fois-ci.

LE CLERC.

Oui, oui; c'eſt par ricochet. Il ne t'en coutera rien, au contraire. Allons, Monſieur Simon, mettez-vous à la raiſon, & promettez à ce garçon de le dédommager.

SIMON.

Eh ben! puiſqu'il le faut....

JANOT.

Ah ! ce n'eſt pas la peine qu'il me promette. Je le tiendrai ben quitte, pourvu qu'y me donne...

Madame SIMON.

Monſieur le Commiſſaire, je ne demandons pas mieux que de nous exécuter. Mais c'eſt ben malheureux pour nous, toujours.

LE CLERC.

Toutes ces réflexions là viennent trop tard. Il falloit les faire auparavant. Croyez-moi, finiſſez, & que cela vous ſerve d'avis pour une autrefois.

SIMON.

Eh ben ! j'ai là dedans un petit habit tout neuf d'un faraud qui m'emporte encore de l'argent. Venez vous-en l'eſſayer. Si y vous va, je vous le donnerai. Je ne peux pas mieux dire.

JANOT.

Ah ben ! comme ça je ſrons bentôt d'accord. Je n'ai pas pus de fiel, moi, au ſujet de ma veſte qu'un pigeon, pourvu que j'en aie une meyeure, c'eſt tout d'même.

LE CLERC.

Allez, allez vous arranger, & une autrefois Monſieur Simon, faites en ſorte qu'on n'entende plus rien dire contre vous.

SIMON.

Oh ! j'y prendrons garde allez ; ça me vaut une bonne leçon.

JANOT.

Et moi, Monſieur le Commiſſaire, drès que j'en aurai d'autres à faire des plaintes, je vous promets ben que je n'irai pas à d'autres qu'à vous.

LE CLERC.

Je vous ſuis obligé de la préférence.

SCÈNE XIV.

Les Acteurs précédens, hors le Clerc.

SIMON, *bruſquement à Janot.*

ALLONS, marche là dedans.

JANOT.

Oh ! mais ne brutaliſe pas dà ; car il n'eſt pas encore loin. Je te ferais donner une redingote pour les intérêts, moi.

(Ils entrent au fond.)

SCÈNE XV.

Madame SIMON, L'ABBÉ, *donnant le bras à* LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

EST-CE vous qui êtes Madame Simon ?

Madame SIMON.

Pour vous obéir, Madame.

LA COMTESSE.

Que veut dire ma femme de chambre, d'une robe qu'elle a apportée ici & que vous avez gâtée.

Madame SIMON.

Hélas ! Madame, c'eſt un ben grand malheur ou-ce que n'y a pas de not' faute que v'là deja ben d' l'argent que je perdons par rapport à çà, & que je ſommes ruinés. Si vous n'avez pas pitié de nous.

L'ABBÉ.

Mais qu'eſt-ce que c'eſt donc que cet événement? Qu'eſt-ce qui vous arrive ?

Madame SIMON.

C'eſt par la faute d'une malheureuſe fille de



boutique qui a mêlé des effets, où-ce que çà s'eſt corrompu l'un pas l'autre.

L'ABBÉ.

Comment donc! Mais c'eſt une avanture que tout cela. Je vois d'ici, Madame la Comteſſe, que vous en ſerez pour votre robe. Mais à propos de cela, dites-moi donc la bonne, vous avez un manteau ici à moi.

Madame SIMON.

Hélas! M. l'Abbé, votre manteau....

L'ABBÉ.

Comment donc?

LA COMTESSE.

Ah! l'Abbé, voilà un hélas de mauvais augure, & je crois que la fatalité n'aura pas épargné votre manteau?

L'ABBÉ.

Expliquez-vous donc, Madame Simon. Eſt-ce qu'il eſt auſſi perdu ce manteau?

Madame SIMON.

Perdu! oh non, Monſieur, ſinon que vous y trouverez un peu d'odeur.

L'ABBÉ.

Oh! pour de l'odeur, ſi elle n'eſt pas trop forte... (*à la Comteſſe.*) Madame on eſt accoutumé aux odeurs à préſent... voyons donc.

Madame SIMON.

Le v'là, Monſieur.

L'ABBÉ.

Ah ! fi donc, quelle horreur ! Vous appellez çela de l'odeur, Madame Simon ?

Madame SIMON.

Dame, mon cher Monſieur, je vous dis que c'eſt un ſort qu'on nous a jetté.

L'ABBÉ.

Non parbleu, ce n'eſt point un ſort ; c'eſt bien de . . . En vérité, Madame la Comteſſe, ce ſont des effets perdus entierement, abimés ſans reſſource.

LA COMTESSE, *d'un ton dur.*

Vous êtes une femme bien mal-adroite, Madame Simon, c'eſt une mauvaiſe plaiſanterie que vous nous faites là.

Madame SIMON.

Ah ! ma chere Dame, ne vous fâchez pas contre moi. La tête m'en tourne, du chagrin que j'en ai. M. l'Abbé, intercédez pour nous. Je vous en ſupplions. Je ne ſommes pas à notre aiſe. Mon mari & moi, je ne feſons que de nous établir. J'avons déjà un enfant en nourrice & pis un autre qui s'avance.

SCÈNE XVI.

Les Acteurs précédens, SIMON, JANOT, *en habit de Joket.*

SIMON, *à Janot.*

LA, vous v'la ben comme çà.

Madame SIMON.

Ah not'homme ! viens-t'en m'aider à fléchir ſte bonne dame, quiens c'eſt à elle la robe.

SIMON.

Hélas, Madame, je n' ſçavons comment réparer çà. Je ſommes un malheureux, vous êtes ben la maitreſſe de faire vendre ma boutique ; & encore çà ne nous acquittera pas... V'là ſtila qu'eſt cauſe de tout çà, tenez, & je viens encore de l'y rendre un habit en place de ſa veſte qui a empoiſonné tous vos effets.

LA COMTESSE.

Comment ! mais je crois que c'eſt Janot.

JANOT.

Oui, ſûrement, Madame, c'eſt ben moi, ben à vot' ſervice encore.

LA COMTESSE.

Mais voyez donc, l'Abbé, comme il eſt bien dans cet habillement-là !

L'ABBÉ.

Oui, il eſt tout à fait intéreſſant.

JANOT.

Ah ! Monſieur, c'eſt une marque de vot' part.

L'ABBÉ.

Mais Madame, ſi comme ils le diſent, cela provient de l'hiſtoire de M. Janot, ces pauvre gens ſont plus malheureux que coupables ...

Madame SIMON.

Ah ! M. l'Abbé, je vous en prions... ma chère Dame, c'eſt lui. (*Elle ſe jette aux pieds de la Comteſſe.*)

JANOT.

Moi, Madame. Mais je ſuis-t'y cauſe moi, ſi çà ſe rencontre avec mon hiſtoire de l'aut' jour. Vous ſentez ben, M. l'Abbé.

L'ABBÉ.

Oui, oui, je ſens très-bien.

LA COMTESSE.

Ah ! l'avanture eſt trop drôle, j'en ris malgré moi. Raſſure-toi Janot, levez-vous, bonne femme,

& ne parlons plus de cela, mais une autrefois faites un peu plus d'attention.

SIMON.

Ah! Madame, queux générosité! Ah Monsieur l'Abbé?

L'ABBÉ.

Voilà qui est fini; & pour n'avoir plus occasion d'y penser, M. Janot me fera l'amitié d'accepter ce manteau?

JANOT.

Ah! M. l'Abbé, que le ciel vous le rende.

LA COMTESSE.

Monsieur, les bons exemples doivent être suivis & je vous imite, écoute Janot, si tu veux faire ta paix avec Mademoiselle Suzon, donne lui ma robe. Je t'en fais présent.

JANOT, *transporté de joie.*

Ah ma chere Dame! Est-ce t'y possible que tout çà? Comment! la robe de ste belle Dame!.. Je n'en reviens pas moi... mais pour Mademoiselle Suzon... je n'ai pas de rancune puisque çà m'a valu tout çà, de la sottise qu'elle m'a faite. Mais elle n'en tâtera que d'une dent, toujours.

LA COMTESSE.

Eh bien! écoutes Janot! puisque tu renonce à Mademoiselle Suzon, j'ai une autre proposition à te faire.

JANOT.

De quoi que çà pourroit être, Madame.

LA COMTESSE.

Tu viens de faire ma conquête, avec cet habit là. J'ai cedé mon Joket à une de mes amies & si tu veux rester avec moi en cette qualité, tu n'as qu'à monter derriere mon carosse, tes gages coureront dès ce moment.

JANOT.

Ah ! jarny, pas si bête, que de manquer çà, moi. Madame je vous prens au mot.

LA COMTESSE.

Venez avec moi l'Abbé ; je vais vous reconduire.

SCENE XVII *& derniere.*

SIMON, SA FEMME, JANOT, *émerveillé.*

SIMON.

Eh ben ! Suis-là donc imbécile.

JANOT.

Ah ! mordine, m'est avis que je rêve. Ce que c'est que de nous pourtant. Au moment qu'on

s'y attend le moins... & comme ça m'eſt venu encore !.. Des coups, l'hiſtoire de la fenêtre... mis à la porte... & pis v'là des préſens... des conditions... des Comteſſes !.. çà prouve ben qu'on a raiſon de dire ; A QUELQUE CHOSE MALHEUR EST BON.

AU PUBLIC.

MESSIEURS.

Pour que Janot ſe trouve tout à fait content, il faut qu'il vous voie prendre autant de part au bonheur qui lui arrive, comme vous lui avez témoigné d'intérêt quand il a payé l'amende.

FIN.



